

KATHLEEN
FORTIN

PRÉDESTINÉE À LA MUSIQUE



ARTS

CINÉMA

GOURMAND

BIÈRES

VINS

VOYAGES

SORTIES

THÉÂTRE

**Lunou
Zucchini**

ASSUMER
SA VOIE



ARTS

Drag queen

LA DOLCE VITA
DE GISELE
LULLABY



LIVRES

**Nathalie
Plaat**

UNE MAIN
TENDUE



VINS

Chablis

LES NOUVELLES
GÉNÉRATIONS DE
VIGNERONNES

Kathleen Fortin dans *Lili St-Cyr*.

ARTS.

KATHLEEN FORTIN

LES CADEAUX DE LA VIE



STEVE BERGERON

steve.bergeron@latribune.qc.ca

KINGSEY FALLS — Mama Morton dans *Chicago*. La Thénardier dans *Les Misérables*. Madame Peachum dans *L'opéra de quat'sous*. Desneiges Verrette, puis Germaine Lauzon dans la version musicale des *Belles-sœurs*. Betty Bird dans *Demain matin, Montréal m'attend*. Émilie Hudon dans *Nelligan*. Depuis un peu moins d'un quart de siècle, le nom de Kathleen Fortin est devenu quasi indissociable des comédies musicales montées au Québec.

Celle qui, cet été, ajoute à ce chaquet déjà bien garni un nouveau rôle chanté, soit celui de Jessie Fischer dans le spectacle *Lili St-Cyr*, ne peut que se réjouir de ce parcours professionnel où la musique a la part belle.

« Parce que j'aime chanter, jouer et danser depuis toujours. Je suis née là-dedans. Il y avait des musiciens et de grandes voix dans ma famille. Tout le monde pouvait chanter en harmonie. Mon père était un *entertainer* : il interprétait les *hits* du Billboard des années 1970 et 1980 dans les clubs (notamment au Café de l'Est à Montréal), il s'accompagnait au piano et à l'orgue. Mon grand-père, lui, était un baryton incroyable. Ça venait de *ben, ben* loin pour entendre le *Minuit, chrétiens* de Donat Fortin à l'église la veille de Noël! » raconte-t-elle, tout sourire.

Un bagage génétique qui s'est transmis à la jeune Kathleen, laquelle aurait sûrement étudié en théâtre musical si un tel programme avait existé lorsqu'elle est entrée à l'École nationale de théâtre.

« C'est une sorte de cadeau de la vie et j'essaie de l'honorer du mieux que je peux. Au début, je me sentais un peu imposteur de me présenter comme chanteuse. Maintenant, je l'accepte plus. Mais je ne suis pas une véritable folle

de comédies musicales. J'aurais pu aller me former à New York, mais j'avais envie d'être ici. Je ne me *garroche* pas non plus à Broadway pour voir tous les spectacles qui se créent. Mais j'aime vraiment beaucoup faire ça. C'est un art qui combine tout à la fois. À l'École nationale, tous mes collègues savaient pertinemment que c'était ce que je ferais de ma vie. J'étais comme prédestinée. »

Un apprentissage marquant aura



— LA TRIBUNE, JOCELYN RIENDEAU

été son rôle de Mama Morton dans *Chicago*. Une équipe américaine était alors débarquée pour préparer et superviser la production québécoise, laquelle, rappelons-le, avait été présentée à Montréal et Paris.

« Ça va rester une grande expérience pour moi. Durant les répétitions, il y avait un local où on travaillait le jeu, un autre où on s'occupait des chorégraphies, un autre pour la musique... J'avais

l'impression d'être dans *Fame!* De participer à quelque chose de complet. C'était très, très excitant. »

L'actrice trouve d'ailleurs que le genre pourrait être davantage exploité au Québec, notamment à plus petite échelle.

« On a un très, très gros potentiel, avec des musiciens et des compositeurs incroyables et un intérêt certain du public, mais on a tendance à mettre toute la gomme et miser uniquement sur des méga-productions ou des adaptations des *shows* de Broadway et de Londres. Mais des spectacles plus modestes peuvent séduire aussi. En 2010, dans *Yaacobi et Ledenthal*, nous étions un trio d'acteurs-chanteurs avec un seul musicien sur scène, qui jouait accordéon, piano et guitare. C'était une petite formule très intéressante. »

Dans le spectacle *Lili St-Cyr*, Kathleen Fortin interprète la conseillère municipale Jessie Fischer. En arrière-plan, Lunou Zucchini dans le rôle de Sophie. — HUGO B. LEFORT



300 SOIRS PAR ANNÉE

Kathleen Fortin fait partie de ces rares acteurs et actrices qui ont réussi à gagner leur vie exclusivement de leur métier.

« J'ai eu ce très, très grand privilège. Je n'ai jamais eu besoin de deux ou trois *jobs* en même temps. En revanche, j'ai fait beaucoup de théâtre au début, jusqu'à cinq ou six productions par année. J'étais dans une salle de spectacles 300 soirs par année. Je répétais le jour et je jouais le soir. Évidemment, ça épuise. C'est à ce moment que j'ai fait plus de place à la télé et au cinéma, et que les gens m'ont connue davantage. Je dis non plus souvent, même si je trouve ça difficile », raconte celle qu'une majorité du public a découverte quand elle a interprété l'inquiétante

Boule de quilles dans *Unité 9*.

« En même temps, je remercie la vie de ne pas avoir eu un départ en fou, poursuit-elle. Je n'ai pas décroché un gros rôle principal qui m'aurait épuisée. Par contre, j'ai eu des personnages extraordinaires, qui m'ont permis d'explorer mes capacités d'actrice et de me faire confiance. »

Une des premières productions auxquelles elle a participé s'intitulait *Avec le temps - Cent ans de chansons*, au tournant du millénaire. En compagnie de Louise Forestier (conceptrice du spectacle), Serge Postigo, Jacques Godin, Lynda Johnson et plusieurs autres, elle a interprété les classiques de la chanson française d'hier à aujourd'hui. Elle avait d'ailleurs décroché, pour sa performance, une nomination comme révélation de l'année au



Kathleen Fortin en Germaine Lauzon dans *Belles-sœurs*. — LA PRESSE, ARCHIVES, OLIVIER JEAN

défunt gala des Masques.

« C'est André Brassard qui avait convaincu Louise Forestier de me prendre en audition. Et j'avais eu l'audace de faire *La dame en noir* de Nelligan, une chanson et un rôle que Louise avait créés elle-même! Je me disais que ça n'avait pas de bon sens d'aller chanter ça devant elle! Mais cette chanson, c'était moi, je la faisais depuis l'adolescence, je l'aimais profondément. Louise m'avait trouvée très *gutsy!* »

« C'est elle, ajoute-t-elle, qui m'a appris à contenir mon intensité. Je vais toujours la remercier de ça, car ça me sert encore. Jeune, j'étais souvent dans la démesure. Aujourd'hui, je me permets d'être dans le très petit, de me promener entre le fragile et le puissant. »

FEMME ESCOUADE

Quant au rôle de Jessie Fischer dans *Lili St-Cyr*, Kathleen Fortin se l'est fait offrir par l'auteure

Une vingtaine d'années après avoir chanté *La dame en noir* devant Louise Forestier pour une audition, Kathleen Fortin a pu enfiler la peau d'Émilie Hudon dans la version de *Nelligan* montée par le Théâtre du Nouveau Monde au début de 2020. Une version en concert abrégée sera présentée en tournée québécoise l'automne prochain, avec halte à Granby le 1^{er} mars 2024. — LA PRESSE, ARCHIVES, OLIVIER JEAN

Mélissa Cardona, qui disait entendre sa voix lorsqu'elle créait le personnage.

Première femme conseillère municipale à Montréal, Mrs. Fischer est, en quelque sorte, l'antagoniste de Lili St-Cyr, qu'elle juge de mœurs légères. L'élue tente donc, par tous les moyens, de stopper le spectacle de l'effeuilleuse américaine, en raison du mauvais exemple qu'elle donne aux jeunes filles.

« J'ai accepté le rôle avec grand plaisir, même si le texte a ensuite été restructuré parce que mon personnage prenait vraiment beaucoup de place au départ (probablement pour me séduire), rapporte-t-elle avec un clin d'œil. L'essentiel, pour moi, était que Jessie ne soit pas acariâtre, pas juste une maîtresse d'école. Heureusement, j'ai pu en faire une femme attachante, bien qu'elle représente, en quelque sorte, l'escouade de la moralité. »

Kathleen Fortin a été touchée par cette dame dont on sait très peu de choses de nos jours (comme pour de nombreuses femmes importantes, glisse-t-elle au passage), mais qui avait conservé son nom de jeune fille après son mariage, portait le pantalon et s'appuyait sur de profondes convictions.

« Elle venait d'une famille politisée. Une de ses tantes s'est

battue pour que les femmes soient admises à l'université. Mais Jessie était aussi de son époque [1944], et c'est parfois difficile de s'y projeter, tant on est habitués, aujourd'hui, à voir des seins ou des fesses partout sur Instagram. Le plus important, pour moi, c'est qu'on se rende compte que la lutte de Jessie et de Lili est la même. Ce sont les moyens qui sont différents. Lili était une femme qui avait le contrôle : elle mettait ses spectacles en scène, elle choisissait ses amants... C'est cette dualité qui est intéressante. »

Il reste sept représentations de *Lili St-Cyr* à Kingsey Falls d'ici le 3 septembre. La production partira ensuite en tournée, avec des haltes à la salle Odyssee de Gatineau les 13 et 14 octobre, au Palace de Granby le 1^{er} mars et au Théâtre C de Saguenay du 25 au 27 juillet 2024.

Kathleen Fortin, qui vient de terminer le tournage de la saison 3 de *Portrait-robot*, participera également à la tournée automnale de l'opéra *Nelligan*, présentée en version concert abrégée, et reprendra pour une toute dernière fois le spectacle *Les 4 saisons d'André Gagnon* en version symphonique (le 3 décembre au Théâtre Maisonneuve de Montréal et le 7 décembre au Palais Montcalm de Québec). « Ce sera un moment très, très précieux pour moi. »

LA VIE EST BELLE POUR GISÈLE LULLABY

CLAUDIA BLAIS-THOMPSON
cbthompson@ledroit.com

Simon Gosselin vit la carrière dont il a toujours rêvé. Et peut-être même un peu plus que ce qu'il s'était permis de croire. Celui qui incarne Gisèle Lullaby et qui sera en spectacle à Gatineau en novembre le crie haut et fort: «elle est belle la vie!»

La dernière année a été très occupée: Australie, France, Los Angeles, Chicago. Depuis qu'elle a été couronnée reine des drag queens canadiennes à la troisième saison de Canada's Drag Race, Gisèle Lullaby savoure chaque moment.

«Un moment donné, je n'ai pas vu mon chum pendant trois semaines et c'est arrivé plusieurs fois. C'est sûr que de gagner, c'est ça que ça donne. On fait tout. Autant aller représenter

des marques et des entreprises que d'aller dans des *prides* et devenir des exemples. Je pense que ce qui est fou, c'est quand tu es reine, tu es littéralement la tête d'affiche de n'importe quel spectacle.»

Simon Gosselin a fait naître Gisèle Lullaby il y a maintenant 15 ans. Après avoir abandonné des études en ballet, dit-il.

«Avec la taille que j'avais, je n'allais pas être le danseur principal qui allait lever la fille qui avait la même taille que moi, et des fois, j'étais plus mince qu'elle.»

C'est une certaine Rita Baga qui l'a invité la première fois à aller danser au Cabaret Mado pour «continuer à faire de la scène». Et il se souvient de cette «belle période pour la drag» où la liberté artistique et l'effervescence régnaient dans l'établissement de la rue Sainte-Catherine Est, à Montréal.

«On faisait des numéros qu'on ne pourrait jamais refaire aujourd'hui autant qu'il y a des numéros qui auraient pu être des classiques. C'était une autre époque.»

Et dans quelques jours, la reine s'apprête à monter sur la scène du Casino de Montréal (31 août, 1er et 2 septembre) pour présenter son premier spectacle solo, Gisèle Lullaby, journaliste d'enquête et femme du peuple. Une idée de spectacle qui existe en lui depuis longtemps.

«C'est comme dans Barbie où ce sont toutes des Barbie, mais je suis Gisèle Lullaby à toutes les sauces. C'est mon bras droit et gérant Jean-François James qui a ramené l'idée que j'avais un peu oublié. Dans ma tête ce n'était pas atteignable.»

L'équipe de Musicor Spectacles lui a presque donné carte blanche, croit-il. Dans une mise en scène de Tommy Joubert et des textes de

Marla Deer (Jonathan Le Bouthillier), la «Reine du Canada vit un drame épouvantable»; on lui a volé sa couronne.

Parce que Gisèle Lullaby peut porter tous les chapeaux et apprendre tous les métiers, la journaliste d'enquête et femme du peuple parcourra les quatre coins de la ville pour retrouver le coupable. Quelque part entre l'univers d'un meurtre et mystère et l'humour absurde et déjanté du Coeur à ses raisons, le spectacle marie aussi bien les performances que l'humour et promet des surprises, indique la description du spectacle.

«Je dis souvent que ceux qui m'ont élevé en humour, c'est Marc Labrèche et Guy A. Lepage, surprenamment des hommes qui n'ont pas une masculinité fragile et qui n'ont jamais vu un problème de se déguiser en femme parce qu'ils

n'ont jamais vu de problème avec la femme.»

Avec une esthétique camp qui joue sur l'exagération, le grotesque et la dimension théâtrale, Gisèle Lullaby assume le ridicule et brise le quatrième mur. Parce que Simon Gosselin voulait montrer autant de looks que d'ambiances, il a fait de Gisèle Lullaby une détective des années 1950 en noir et blanc, un mélange entre Ashley et Criquette Rockwell, une lectrice de nouvelles et une chatte voleuse.

«Je t'emmène avec moi et on devient meilleur ami à la fin de la soirée. C'est très rare qu'on sort de là en se disant qu'on n'a vraiment rien compris. C'est ridicule, un peu cave, c'est du divertissement de variété.»

Gisèle Lullaby se transforme en une dizaine de personnages. Mais elle demeure toujours Gisèle Lullaby, la reine. Et derrière, Simon

UNE FEMME RESPECTABLE

CRIER TOUT BAS



GENEVIÈVE BOUCHARD
gbouchard@lesoleil.com

CRITIQUE

Des histoires d'horreur sur de vilaines belles-mères, notre imaginaire collectif peut en citer des masses. Avec *Une femme respectable*, Bernard Émond leur offre une antithèse toute en nuances et en retenue.

À une époque où le cinéma est très souvent soumis à des éclats et un rythme effréné, le vétéran réalisateur nous propose à nouveau de ralentir la cadence pour explorer des sentiments humains pas toujours simples à exprimer, mais qui traversent néanmoins le temps et les frontières. Avec ce long métrage mettant en vedette Hélène Florent et Martin

Dubreuil (tous deux excellents), le cinéaste à qui l'on doit notamment *La femme qui boit*, 20h17 rue Darling et *La newwaine* s'inspire d'un récit de Luigi Pirandello pour nous replonger dans le Québec des années 30.

Pendant que la crise économique sévit, celle plus personnelle qui a opposé les époux Rose et Paul Émile se déclinera dans un nouveau chapitre.

Devant les infidélités du mari, le couple s'est séparé depuis un moment. L'homme a eu trois filles avec sa nouvelle compagne, maintenant malade, avec qui il vit pauvrement.

Une précarité qui le poussera à renouer avec sa première épouse, issue d'un milieu aisé et qui n'a jamais pu goûter à son rêve de maternité.

Au cœur d'un hiver aux paysages d'une élégance figée et dans une maison cossue, mais guère plus chaleureuse, une dynamique complexe et tendue va s'installer.

Dans beaucoup de non-dits, on



Martin Dubreuil et Hélène Florent dans le film *Une femme respectable* de Bernard Émond.

— PHOTO MAISON 4:3

entend un sens du devoir, du ressentiment, des relents de désir, de la frustration, de la jalousie... Mais aussi une véritable bienveillance envers ces trois fillettes. On est loin de la belle-mère de la petite Aurore, on peut le confirmer.

D'une beauté sculpturale, Hélène Florent offre une grande performance d'actrice dans la peau de cette femme rigide, qui ne prononce jamais un mot plus haut que l'autre,

mais dont on sent tout le bouillonnement intérieur.

Dans un rôle plus sanguin, mais qui cultive aussi bien la nuance, Martin Dubreuil s'illustre également.

Une rencontre d'interprètes d'autant plus porteuse qu'elle se déroule dans un écrin subtil. Bernard Émond impose à *Une femme respectable* un rythme lent, qui nous happe néanmoins.

Il soigne chaque plan comme un tableau, qu'il accompagne d'un souffle sonore minimaliste, témoin de la lourdeur régnant dans cette demeure froide, en grand manque de joie et de vie.

Il laisse surtout parler des silences qui en ont long à dire pour un personnage semblant souvent

crier tout bas.

Une femme respectable est présenté au cinéma.

Au générique

Cote : 8/10

Titre : *Une femme respectable*

Genre : Drame

Réalisation : Bernard Émond

Distribution : Hélène Florent, Martin Dubreuil, Paul Savoie

Durée : 1h42

Gisèle Lullaby sera au Théâtre du Casino du Lac-Leamy à Gatineau le 10 novembre prochain.

— PHOTO : COURTOISIE, BERTRAND EXERTIER

Gosselin s'amuse.

«Je suis un grand fervent de l'humour ridicule au Québec. Il y a un public qui est prêt à apprécier ça. On a besoin de décrocher un peu et profiter du fait qu'on est épais. J'adore les Denis Drolet et Rosalie Vaillancourt, cette effervescence niaiseuse assumée.»

Pour Simon Gosselin, la vie est belle quand il constate qu'il travaille avec des gens qu'il côtoie depuis ses débuts et avec qui il a grandi. Comme Rita Baga, son ami d'enfance, Barbada, son instructeur dans les cadets, et Mona de Grenoble, dont il a été le premier à



«Je suis un grand fervent de l'humour ridicule au Québec. Il y a un public qui est prêt à apprécier ça. On a besoin de décrocher un peu et profiter du fait qu'on est épais...»

— Simon Gosselin (Gisèle Lullaby)

maquiller.

«Tout le monde s'est créé sa profession et on arrive dans un milieu où on peut juste travailler ensemble. Je trouve ça magnifique, ça m'émeut. La vie est vraiment belle pour la drag et la communauté queer d'avoir cette ouverture et cette liberté.»

Et la vie continuera d'être belle pour Simon et Gisèle qui, après Montréal, se rendront au Théâtre Capitole à Québec (19 octobre) et au Théâtre du Casino du Lac-Leamy à Gatineau (10 novembre).

Un projet d'une série de balados est aussi prévu dans les prochains mois au sujet de «nos drags» du Québec, a-t-il confié.



NATHALIE PLAAT

TENDRE LA MAIN ET LES MOTS

ROSALIE CROTEAU

rosalie.croteau@latribune.qc.ca

Chroniques d'une main tendue, recueil de textes de la psychologue et autrice Nathalie Plaat, «mélange le plus brut et le plus délicat» pour former une courtpointe à l'image de nos maux, mais aussi de nos espoirs. La chroniqueuse au journal *Le Devoir* a choisi, en acceptant le mandat du quotidien en 2021, de prendre soin des autres en se racontant, en philosophant et en invitant ses lecteurs à se livrer pour mieux guérir.

«J'en avais assez du discours "je souffre, donne-moi la réponse et je vais arrêter de souffrir". Je me disais qu'il était aussi possible d'amener les gens à réfléchir sur leur condition, qu'ils réalisent qu'elle a un sens pour eux», exprime-t-elle.

Il y a deux ans, celle qui avait d'abord été chroniqueuse à *La Tribune* en 2020 a été sollicitée par l'équipe du *Devoir*. Seul souhait : celui de prendre soin des gens. La pandémie en était alors à ses derniers soubresauts.

«Je n'avais pas le goût de faire une chronique de type trucs et conseils. Je trouvais ça presque indécent. Je ne voulais pas minimiser ce qui venait de nous tomber dessus et je venais moi-même de vivre un tsunami d'émotions dans ma vie», décrit l'autrice, qui émergeait d'une des épreuves les plus éprouvantes et incompréhensibles de sa vie, un cancer.

C'est avec l'idée de créer quelque chose de différent qu'elle a accepté le défi.

«J'ai dit que je ne connaissais pas d'autres façons de prendre soin des gens qu'en leur demandant de se raconter. Ils [*Le Devoir*] ont accepté», dit Nathalie Plaat.

Ce qui a d'abord pris la forme «d'un appel aux récits» s'est vite transformé en conversation pour soigner les maux ou, du moins, faire réfléchir. Psychologue de profession, Nathalie Plaat souhaitait parler de santé mentale sous toutes ses formes, sans utiliser un ton trop clinique.

«Les gens ont répondu tout de suite à l'appel. La chronique s'est installée, puis c'est parti. J'ai reçu au moins une quarantaine de récits au premier appel. Maintenant, j'en reçois une centaine.»

En librairie le 22 août, *Chroniques d'une main tendue* reprend une quarantaine de ces textes, publiés hebdomadairement depuis deux ans. Ils sont accompagnés de témoignages de lecteurs et lectrices.



«À partir de choses difficiles, les gens vont coudre leur réparation. C'est le cœur du livre. Il y a un petit fil qui conduit le lecteur qui fait que tout se tient ensemble», souligne Nathalie.

«Avec Paul Cauchon [responsable des éditions Somme Toute], on a travaillé pour trouver qu'elles étaient les chroniques avec le plus de portée. Nous avons sélectionné les meilleures, nous les avons regroupées par thème, puis le livre s'est construit petit à petit», explique-t-elle.

Divisé en trois grandes parties et abordant les thèmes de l'absence, du deuil, de l'amour, de la folie et des maux, le recueil raconte des histoires qui nous lient, qui viennent du cœur, ainsi que d'autres qui relèvent «d'une époque qui essaie de s'en remettre».

UNE INCLASSABLE

«J'aime faire de la littérature et de la science en même temps, poursuit Nathalie Plaat. Dans mes

chroniques, je ne parle pas de pathologies», lance l'autrice, qui n'aime pas cloisonner sa créativité, son côté punk et ses connaissances en psychologie dans ses textes, d'où sa volonté à ne pas se catégoriser dans ses récits ni dans sa façon d'écrire.

«À 18 ans, j'ai flippé un 25 cents pour savoir si j'entrerais en littérature ou en psychologie. Je ne savais pas quel programme choisir. C'est finalement la psychologie qui l'a emporté, mais la littérature a toujours eu une place importante dans mes pratiques», dit Nathalie Plaat.

Nathalie Plaat réfléchit sur la condition humaine en citant beaucoup d'artistes et de philosophes.

«Quand je suis tombée malade et que j'ai failli mourir, j'ai senti le besoin d'aller puiser dans un bassin de savoirs qui étaient plus vieux et plus grands que la psychologie, pour comprendre ce qui m'était arrivé ou, du moins, pour mieux le digérer», raconte Nathalie Plaat.

Se rapprochant presque de l'essai, *Chroniques d'une main tendue*

relate notamment plusieurs idées ou conceptions de Paul Ricœur, le «philosophe de l'inachevé».

«Paul Ricœur est probablement mon philosophe préféré. Il a beaucoup travaillé l'idée qu'on est une narration, un récit, et que, sans le récit de soi, on n'est rien. Ce récit-là est constamment à bonifier... J'aime beaucoup ça parce que ce n'est pas figé», dit l'autrice qui n'aime pas conclure au diagnostic, tant dans ses chroniques que dans ses pratiques.

«Je n'aime pas clore parce que je n'aime pas réduire les gens à deux ou trois mots. J'aime que les gens se mettent en marche face à leurs propres pensées.»

TENDRE VERS L'AUTRE

Dans cette aventure, Nathalie s'est tournée vers ses lecteurs, elle a alimenté les dialogues et les récits. Une première pour l'autrice.

«J'assume davantage que j'ai une parole, mais je reste incapable de travailler complètement seule», avoue l'autrice.

Chroniqueuse à *La Tribune* en 2020, puis au *Devoir* depuis 2021, la psychologue et autrice Nathalie Plaat fait paraître le 22 août un recueil d'une quarantaine de textes, joutés de témoignages de lecteurs.

— PHOTO LA TRIBUNE, JEAN ROY





LUNOU ZUCCHINI

VOIE ASSUMÉE

En attendant de coanimer *Belle et Bum* l'automne prochain, Lunou Zucchini incarne le personnage de Sophie dans *Lili St-Cyr*, jusqu'au 3 septembre, à Kingsey Falls.

— PHOTO LA TRIBUNE, JOCELYN RIENDEAU

STEVE BERGERON
steve.bergeron@latribune.qc.ca

KINGSEY FALLS — Quand on a grandi en entendant des phrases telle « toi, tu vas chanter comme ta maman plus tard », il est un peu normal qu'on développe une sorte d'esprit d'opposition, ne serait-ce que pour prouver à ceux et celles qui ont déjà « décidé » de votre destin qu'ils ont eu tort.

Lunou Zucchini est aujourd'hui la première à le reconnaître : si elle a d'abord tâté des sciences infirmières au cégep, puis des communications à l'université, c'était probablement pour montrer à ces personnes qui, bien que sans malice, avaient déterminé son avenir à sa place — ce que ses propres parents n'ont jamais fait, insiste-t-elle —, qu'elle s'épanouirait dans un autre domaine qui lui plairait tout autant.

« Je n'avais pas envie que mon choix de carrière soit associé à celui de ma mère, je trouvais ça trop facile. Ça s'est répercuté et j'ai fait du déni, j'ai refoulé. Tu essaies autre chose... et finalement, ce n'est pas ça. Donc tu piles sur ton ego et tu oses t'avouer que c'est ça que tu veux faire », résume celle qui s'est inscrite au programme de



Dans le théâtre musical *Lili St-Cyr*, Lunou Zucchini interprète Sophie, un personnage fictif qui devient en quelque sorte la rivale de l'effeuilleuse. — PHOTO HUGOB. LEFORT

théâtre musical du Cégep Lionel-Groulx et a obtenu son diplôme en 2020.

« Quand j'étudiais en communications, je me fatiguais vite en classe. Et si j'avais l'occasion de manquer un cours, c'est sûr que je le faisais. Alors que je n'en ai pas raté un seul à Lionel-Groulx. »

Autre preuve que Lunou Zucchini ne s'était pas trompée cette fois-ci : malgré sa notable performance à *Star Académie* et sa place en finale, elle n'a pas ensuite bifurqué vers une carrière solo en chanson. Encore aujourd'hui, elle ne se voit pas dans cette position, bien qu'elle ne ferme pas la porte pour l'avenir. Elle a tout de même confiance qu'elle pourra tracer sa voie en comédie musicale, même si ce créneau peut paraître pointu.

« Quand je regarde les spectacles présentés cet été (*Hair*, *Bodyguard*), *La famille Addams* qui s'en vient à l'automne, je trouve qu'il y en a de plus en plus. La culture du théâtre musical est très forte aux États-Unis, au Canada anglais et en France, et j'ai l'impression qu'on est en train de développer une expertise au Québec, qu'on a davantage envie d'en voir et d'en faire. »

Elle ne refuserait toutefois pas une offre qui ferait appel uniquement à ses talents de chanteuse ou

de comédienne. « Par exemple un projet qui aurait besoin d'une voix parlée ou chantée. » Tant que cela ne devient pas une entreprise solo, précise-t-elle.

UNE DES TROIS BELLES

Preuve qu'elle reste ouverte aux occasions, Lunou Zucchini n'a pas refusé l'offre de devenir une des trois nouvelles coanimatrices de *Belle et Bum* l'automne prochain, même si cette proposition était totalement inattendue.

« Je n'ai jamais fait ça, même pas pour un *show* au secondaire. J'ai donc été surprise et très flattée, même si je ne connais pas les codes de l'animation. Mais on m'a rassurée en me disant qu'on souhaitait surtout des réactions naturelles aux prestations musicales. C'est vrai que j'ai un intérêt pour la musique, que j'aime en écouter et que je suis un bon public. Je serai davantage dans l'interaction. »

Avec ses coéquipières Marie-Josée Gauvin et Fabiola N. Aladin, Lunou sera présente à la première de la saison en septembre. Puis toutes trois alterneront selon leurs disponibilités et leurs affinités avec les artistes invités.

« Je serai bien encadrée, et je ne serai pas seule, puisque Normand [Brathwaite] va coanimer aussi. Je

me lance là-dedans avec beaucoup de transparence et d'ouverture, et je suis prête à accueillir tous les commentaires. »

En attendant, elle enfilera les dernières représentations de *Lili St-Cyr* à Kingsey Falls, avant de participer à la tournée en 2023-2024. Elle y interprète Sophie, une jeune femme qui voit son nom retiré de la marquise du Théâtre Gayety parce que c'est *Lili St-Cyr* qui va se produire à sa place.

« Son ego est touché parce que sa conviction est que l'art, c'est plus que de se déshabiller. C'est une histoire d'affirmation de soi au féminin, mais aussi de solidarité féminine. Sophie et Lili ne restent pas rivales très longtemps. »

Si Lunou Zucchini trouve qu'elle a été très bien préparée à son futur métier à Lionel-Groulx, la somme des apprentissages n'est jamais aussi grande que ceux réalisés quand on est « dans le jus d'une toute nouvelle création » comme *Lili St-Cyr*.

« Le texte et les idées changeaient régulièrement, parfois même les paroles des chansons ou les façons d'interpréter. Tu dois constamment t'adapter, mais tout ça s'est fait avec une équipe tellement bienveillante, et tout le monde a mis beaucoup plus d'heures que ce qui était demandé. »

HORTICULTURE



1



2



3

MAUVAISES HERBES: LES DURES À CUIRE DU MONDE VÉGÉTAL



MATHIEU HODGSON
Collaboration spéciale

En faisant le tour d'un jardin, on me demande souvent, en voyant une plante non identifiée : «Est-ce que c'est une mauvaise herbe, ça? Est-ce que je peux l'arracher?». La réponse est inévitablement oui, c'est une mauvaise herbe, mais non, ne l'arrachez pas... pour l'instant. Avant de déraciner une plante, je la laisse pousser un peu, question de bien l'identifier. Ce n'est pas parce que je ne l'ai pas plantée que je ne la veux pas. Une plante gratuite? Pourquoi pas!

MAUVAISE, ADVENTICE OU SPONTANÉE?

Pour commencer, examinons l'expression «mauvaises herbes». Certains préconisent les expressions «plantes adventices» ou «plantes spontanées». En somme, ce sont des plantes qui sont apparues dans nos jardins sans intervention humaine, qu'on les veuille ou non. Je préfère le terme



5

«mauvaises herbes», puisque c'en est un que tout le monde connaît. Et ça donne à ces plantes un petit côté «rocker», comme si elles me disaient : «Moi, je pousse où je veux et quand je veux!» D'un côté, ce sont des plantes presque parfaites : sans entretien, résistantes, qui s'adaptent à toutes sortes de conditions. Mais qui se répandent peut-être trop au goût de certains. D'autres diront qu'une herbe cesse d'être mauvaise si on veut la garder... Par simplicité, permettez-moi d'utiliser cette expression familière, mais sachez que je ne souhaite aucunement insulter ces pauvres plantes sans défense. Tout le contraire, je les adore!

MES MAUVAISES HERBES PRÉFÉRÉES

En rédigeant une liste de mes mauvaises herbes préférées, je me suis rendu compte qu'il y en avait beaucoup trop pour les énumérer ici. Pour ceux qui souhaitent en savoir plus, je vous suggère les excellents livres du groupe Fleurbec, *Plantes sauvages des villes et champs, tomes 1 et 2*. On peut apprendre beaucoup sur notre

flore urbaine en prenant le temps d'identifier les plantes qui nous entourent, même si on décide finalement de les éliminer.

Bien que ces plantes puissent se répandre, je me suis assuré aussi qu'il n'y a pas de plantes envahissantes nuisibles dans le lot. Je ne voudrais surtout pas vous encourager à préserver des végétaux qui ont un impact néfaste sur l'environnement, l'agriculture ou la santé humaine.

MYOSOTIS

Une des premières fleurs printanières, le myosotis, ou ne-m'oubliez-pas, est aussi une des rares à être réellement bleue. Bien qu'il faille se mettre à genou pour le voir, elles ont aussi le cœur jaune. C'est une plante délicate et de petite taille, qu'on retrouve souvent à l'orée des bois, car elle tolère l'ombre. Bien qu'il existe une variété indigène en Amérique du Nord, *Myosotis laxa*, il y a plus de chance que vous rencontriez l'espèce eurasiatique *Myosotis sylvatica*. Elle se resème si facilement qu'on croit parfois que c'est une vivace. On peut d'ailleurs se procurer des semences si cette mauvaise herbe ne vit pas déjà dans nos plates-bandes.

1 Le myosotis, une plante délicate et de petite taille
— PHOTO 123RF, IROTTLAENDER

2 L'aster et la verge d'or
— PHOTO WIKIMEDIA COMMONS, NICHOLAS A. TONELLI

3 L'épervière orangée s'adapte bien à un sol rocailleux et pauvre. — PHOTO WIKIMEDIA COMMONS, RYAN HODNETT

4 La marguerite blanche, l'une des mauvaises herbes les plus connues en Amérique — PHOTO WIKIMEDIA COMMONS, EPIBASE

5 La rudbeckie hirsute
— PHOTO WIKIMEDIA COMMONS, KRZYSZTOF ZIARNEK, KENRAIZ

ASTER ET VERGE D'OR

J'ai combiné l'aster (*Aster spp.*) et la verge d'or (*Solidago spp.*) puisqu'on les retrouve souvent ensemble en nature. Les couleurs de leurs fleurs mauves et jaunes, qui s'épanouissent en même temps, ne pourraient être plus complémentaires. D'ailleurs, avec leurs feuilles alternes lancéolées sur des tiges droites, elles peuvent se ressembler beaucoup avant de fleurir. Je crois que c'est ma combinaison d'efflorescence préférée. L'une avec son inflorescence composée d'un disque jaune et de rayons pourpres, l'autre ornée de grappes tombantes composées de centaines de fleurs jaunes. En outre, il y a plusieurs variétés indigènes de chacune. Elles font aussi le bonheur des pollinisateurs qui s'engraissent toujours en préparation de l'hiver, mais qui, en automne,



n'ont pas la même abondance de fleurs pour le faire.

ÉPERVIÈRE ORANGÉE

Formée d'une touffe de feuilles poilues, cette petite vivace fait partie de la famille des astéracées comme l'aster. Elle est originaire d'Europe et d'Asie où on la retrouve dans les montagnes. Elle s'adapte bien à un sol rocailleux et pauvre. Elle est donc tout à fait chez elle dans nos conditions urbaines où j'observe souvent ses tiges velues sortir d'une fissure dans le béton pour former de magnifiques groupes de fleurs d'un orange éclatant. Les premières observations au Québec de l'épervière orangée (*Pilosella aurantiaca*) datent de 1862. Elle était alors utilisée comme plante ornementale, mais a échappé à la culture et se retrouve maintenant un peu partout au Canada et aux États-Unis.

MARGUERITE BLANCHE

Le frère Marie-Victorin, dans son ouvrage *Flore laurentienne*, disait que les «jeunes gens et jeunes filles effeuillent une marguerite pour savoir la vérité sur leurs amourettes». Vous avez peut-être déjà fait de même avec cette vivace qui est apparue en Amérique avec les premiers colons en 1739. Issue d'Europe où elle était utilisée comme plante ornementale (*Chrysanthemum leucanthemum*), ses feuilles peuvent aussi se manger en salade et ses fleurs se boire en infusion. C'est l'une des mauvaises herbes les plus connues en Amérique, à tel point qu'elle y est devenue emblématique du début de l'été avec sa floraison en juin et juillet. Pour ceux qui aiment ses inflorescences au centre jaune entouré de rayons blancs, mais qui préfèrent une plante qui reste en place, il existe de nombreux cultivars de la marguerite hybride *Leucanthemum x superbum*.

RUDBECKIE

Il y a aussi plusieurs rudbeckies hybrides pour les jardiniers plus méticuleux. Personnellement, je trouve que ces hybrides sont presque trop beaux. Il leur manque le côté délicat de la rudbeckie hirsute (*Rudbeckia hirta*), qui paraît à son aise dans un champ aux côtés de marguerites, justement. Contrairement à celles-ci, la rudbeckie est indigène en Amérique du Nord, bien que sa présence fut rare au Québec à l'état naturel avant l'intervention humaine. Mais elle est maintenant naturalisée

ici. C'est aussi, en général, une annuelle et elle se ressème d'année en année, tandis que les variétés cultivées sont des vivaces. Un des intérêts principaux de la rudbeckie hirsute est sa floraison jaune-orange au centre brun qui peut durer du mois de juin jusqu'en septembre. Par la suite, elle formera des semences qui feront le délice des oiseaux.

Alors, avant d'éliminer une plante inconnue, prenez le temps de la connaître. Peut-être fera-t-elle une belle addition à votre jardin, sans que vous n'ayez à lever le petit doigt!



ENTRETIEN HORTICOLE

À FAIRE CETTE SEMAINE

- > En fin de saison, les plantes en pot auront grandi et pourraient avoir besoin de plus d'eau. Surveillez-les.
- > Certains légumes comme les haricots et les courgettes produiront plus si vous récoltez les fruits régulièrement.
- > Il est souvent préférable de supprimer les fleurs de fines herbes pour stimuler leur croissance. À moins, bien sûr, que vous ne trouviez ça beau!
- > On voit souvent du blanc sur les phlox à la fin d'août. Allez en pépinière à cette période pour voir quelles plantes sont résistantes à cette maladie.
- > Quand c'est le temps de récolter les oignons, les tiges se couchent d'elles-mêmes sur le sol.
- > Gardez le sol autour de vos tomates légèrement humide en tout temps, cela préviendra le fendillement des fruits

Centre Jardinage GRANBY
CENTRE DE VRAC

TERREAU • PAILLIS
PIERRES DÉCORATIVES
ET DE CONSTRUCTION
DALLES DE PATIO
GAZON CULTIVÉ
CÈDRES POUR HAIES

SUR PLACE OU SUR LIVRAISON DE 8H À 17H

55, rue Bruce, Granby
450 375-6139
www.centrejardinagegranby.com



Draps EN SOLDE

Literie Plus Design

19 Principale, Granby • 450 991-0600
www.literieplusdesign.com

Les cidres en canette

PHILIPPE WOUTERS

CHRONIQUE

philippe.wouters@lescoops.ca



La canette n'a pas fait que des émules du côté de la bière, la voici qui commence à plaire aux cidriculteurs, surtout sur des formats différents comme le 341 ml ou le 250 ml « Slim ».

Le cidre, tout le monde en a déjà bu, mais peu de monde y consacre vraiment une passion comme les « beer geeks », par exemple. Pourtant, le Québec profite de plusieurs cidriculteurs de talent qui proposent des produits frais, affinés ou millésimés, pour le plus grand plaisir des papilles. Une nouvelle tendance qui s'observe depuis quelques années : le cidre en canette.

Mais attention, alors que dans les années 90, on trouvait des canettes de cidre à la qualité douteuse, aujourd'hui, le cidre en canette n'a rien à envier au cidre embouteillé. Il est même parfois encore mieux de l'avoir en canette.

Alors, n'hésitez pas à glisser dans votre panier à pique-nique quelques canettes de cidre ; c'est super rafraîchissant à l'apéro.

JE NE SAIS PAS DANSER – CIDRES INTRUS

Voilà un cidre urbain, fermenté avec ajout des mûres de la Coop ATAB. Les mûres présentent une belle acidité et les pommes Royal Court se

pointent le nez en finale, sur des arômes de fruits rouges. Cette cidrerie, qui se trouve dans la ville de Québec, est l'une des premières cidreries urbaines de la province, alors qu'on en trouve plusieurs chez nos cousins anglophones.

CID ROSÉ – CIDRERIE MILTON

C'est avec de la Cortland, Honey Crisp et Dolgo que la cidrerie a créé ce cidre légèrement rosé, avec une macération de la pelure de la Dolgo qui laisse une belle couleur typique. C'est un cidre passe-partout que j'adore accompagner d'un fromage frais sur le pain de la boulangerie locale proche.

CIDRE BIO – DOMAINE LAFRANCE

Bio, végétal et sans gluten, voici ce que vous propose le Domaine LaFrance avec son cidre bio pressé à partir de Cortland et de McIntosh. À servir dans des flûtes à champagne pour confondre vos convives, tellement il a une couleur à s'y méprendre. Par contre, au nez, c'est bel et bien des pommes franches et fraîches.

KLAUS – CIDRE FLEURI

Composé de McIntosh, Spartan,



De nos jours, le cidre en canette n'a rien à envier au cidre embouteillé. — FACEBOOK CIDRE DU QUÉBEC

Gala et Dolgo, ce cidre a la particularité d'être fermenté dans la canette pour une prise de mousse naturelle. Les levures utilisées sont les mêmes qu'on utilise pour des bières de type « Sauvage », soit les *Brettanomyces clausenii*.

Un cidre au caractère particulier,

mais qui fait toute la richesse du terroir québécois.

SANS FILTRE ROSÉ – CIDRERIE MICHEL JODOIN

Quittons un peu le format de

la canette pour nous diriger vers la bouteille en aluminium. Ce cidre rosé est non filtré et présente peu de sucre résiduel. Il présente de légères notes aromatiques de fruits rouges, mais se distingue par son côté rafraîchissant et sec.

PRINCESS PEACH

EN RAPPEL

MONSIEUR COCKTAIL



PATRICE PLANTE
Collaboration spéciale

INGRÉDIENTS

- 1 ½ oz (45 ml) de saké
- ½ oz (15 ml) de sirop de licorne émeraude Monsieur Cocktail
- 2 oz (60 ml) de nectar de pêche
- 2 tranches de gingembre, pilées
- Poivre du moulin (pour décorer)

PRÉPARATION

- 1 Dans un shaker, piler le gingembre dans le sirop.
- 2 Ajouter le reste des ingrédients et mélanger avec de la glace.
- 3 Filtrer au tamis fin dans une coupe refroidie.
- 4 Décorer de poivre du moulin.

Santé!



PHOTO MAËLLA LEPAGE

RÉGAL.



CHABLIS NOUVELLE GÉNÉRATION

PLANÈTE VINS



NATALIE RICHARD
Collaboration spéciale
natalierichardmedia@gmail.com

En mai dernier, j'ai eu l'immense bonheur de passer une semaine à Chablis et de rencontrer les nouvelles générations vigneronnes, souvent de jeunes femmes, qui innovent tout en transmettant avec fierté et passion le savoir-faire ancestral qui a fait de Chablis une référence de pureté, d'élégance et d'excellence partout sur la planète vins.

Chablis, c'est beaucoup plus qu'un village et une appellation viticole de la Bourgogne. Chablis c'est le terroir, le climat incertain des dernières années, mais ce sont surtout et avant tout les gens, les artisans de la vigne, ces vigneron attentifs et méticuleux, chevronnés, passionnés et résilients.

On trouve autant de signatures différentes dans les vins de Chablis que de domaines, et ce, pour un seul cépage, le chardonnay, roi et maître du vignoble de 5800 hectares. La nature des sols est déterminante dans l'identité des vins de Chablis, un facteur qui évolue selon l'emplacement, l'inclinaison, l'orientation et le climat, au fil de la rivière Serein et sur quatre appellations :

Petit Chablis, Chablis, Chablis 1^{er} Cru et Chablis Grand Cru.

Il y a tant à raconter et à déguster, surtout que les cuvées varient selon les millésimes.

J'ai choisi parmi les vins disponibles, mais il ne faut jamais hésiter devant un Chablis, vous serez rarement déçus. Parmi les autres références à découvrir : Domaine Vincent Dauvissat, Domaine Pommier, Domain Vincent Wengier, Domaine Jean-Marc Brocard, Albert Bichot, Piuze, Domaine Hamelin, Domaine Alexandre, Domaine Nathalie et Gilles Fèvre, Domaine Charly Nicolle, Domaine Besson, Domaine Corinne et Jean-Pierre Grossot et l'incontournable Château de Maligny.

1 DOMAINE SÉGUINOT-BORDET CHABLIS 2022

27,40 \$ • 926899 • 12,5 % • 1,8 g/L
Jean-François Bordet a repris le domaine familial en 1997. Il représente la 13^e génération de l'une des premières familles de vigneron de la région établies à Maligny depuis 1590. Sur la rive droite du Serein, ses 16 hectares de vignes profitent d'une exposition parfaite et de sols calcaires riches en fossiles qui datent du kimméridgien. Après les épisodes de gel éprouvants et désastreux de 2021, l'année 2022 en a été une de réconfort pour les vigneron. Jean-François travaille de longs élevages sur lie dans des cuves à l'horizontale ce qui donne des vins texturés et expressifs comme celui-ci aux notes de fleurs du verger et de fruits de la passion, sur une amplitude d'abricot frais, d'amande et de la douce amertume du noyau d'amande, tout en fraîcheur.

2 DOMAINE D'HENRI CHABLIS PREMIER CRU FOURCHAUME 2017

53,50 \$ • 15031336 • 12,5 % • 1,9 g/L
Depuis 2017, Margaux a rejoint le nouveau domaine de son père, le réputé Michel Laroche, où elle est responsable de la viticulture et la vinification. Ce vignoble était la propriété de ses grands-parents, Henri et Madeleine Laroche. « Mon père m'a appris la patience. La vigne prend du temps et la progression est importante », dit Margaux qui, malgré l'adversité et les défis, a déjà mis en place un nouveau système de taille et instauré les bases de la culture biodynamique. 2017 fut une année pleine de défis avec 50% de perte à cause du gel. Donc, moins de raisins, mais plus de concentration pour le 1^{er} Cru Fourchaume, un des 16 climats de la rive droite.

3 DOMAINE PINSON CHABLIS PREMIER CRU MONT DE MILIEU 2020

61,50 \$ • 14907092 • 13 % • 2,5 g/L
Le Domaine Pinson est un domaine familial établi à Chablis depuis 1640 qui cultive 14 hectares sur les

appellations Chablis, Premiers Crus et Grands Crus. Charlène, la fille de Laurent, a repris les rênes avec brio en 2008. Tout est vendangé à la main et vinifié avec précision, les vins sont complexes et présentent beaucoup de profondeur dans l'élégance. Le Mont de Milieu est situé sur la rive droite avec une exposition plein sud qui apporte de la puissance et de l'énergie aux vins. 2020 est un millésime classique et équilibré, comme en témoigne cette cuvée exquise qui se décline en plusieurs niveaux de saveurs empreintes de *minéralité*, sur une longue finale. Charlène suggère de l'attendre 4 ou 5 ans.

4 LA CHABLISIENNE CHABLIS LA SEREINE

28,65 \$ • 565598 • 13 % • 2,3 g/L
En 2023, la coopérative La Chablisienne célébrait ses 100 ans. C'est une institution de Chablis fondée par 18 femmes qui se sont associées pour pouvoir produire leur vin, ce qui était très mal vu à l'époque. Mais les dirigeants avaient dû céder et approuver leur requête par manque de main-d'œuvre, les hommes n'ayant malheureusement pas survécu à la Première Guerre mondiale. Ainsi

leur logo porte le symbole d'une femme depuis 1923, et La Sereine est devenu un classique grâce à la constance irréprochable de la coopérative La Chablisienne.

5 LOUIS MOREAU PETIT CHABLIS 2022

26,45 \$ • 11035479 • 12 % • 2 g/L
La famille Moreau est installée à Chablis depuis 1814 avec une sixième génération à la tête du domaine. Depuis 1994, Louis Moreau a pris la relève après ses études vinicoles aux États-Unis et la 7^e génération n'est pas loin derrière. En 2025, on verra arriver Louis Moreau Père et Filles. Voici un grand Petit Chablis à découvrir, sur des terroirs sablonneux des environs de Beines. Un vin aux notes de chèvre-feuille, soyeux et délicat aux saveurs de camomille doucement citronnée dans une finale texturée. Les terroirs de l'appellation Petit Chablis sont situés en haut de côte et sont généralement composés de calcaire brun et dur ou de sols limoneux et sableux.

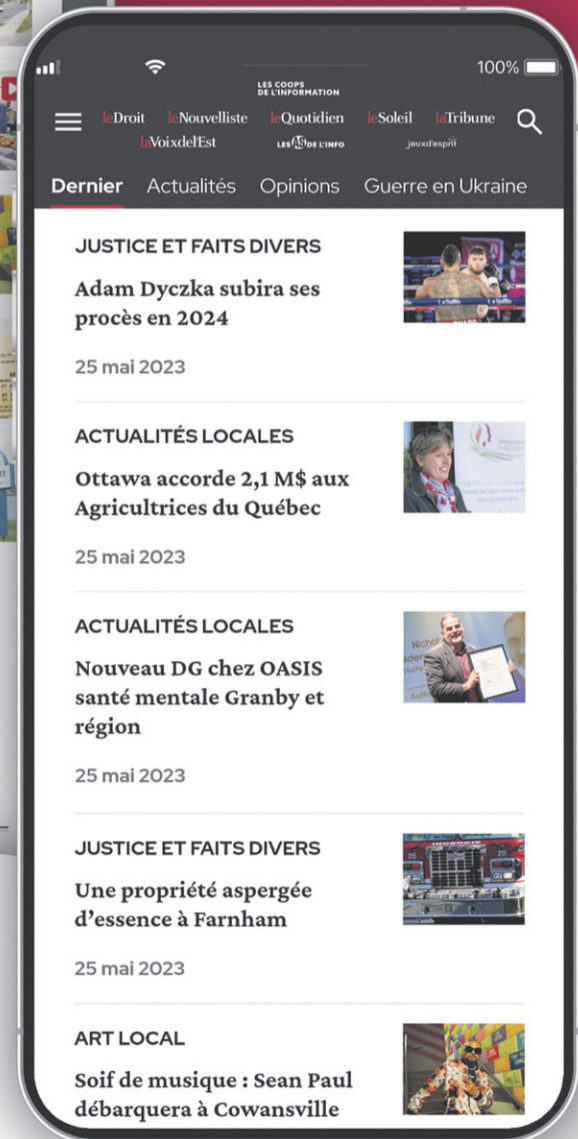
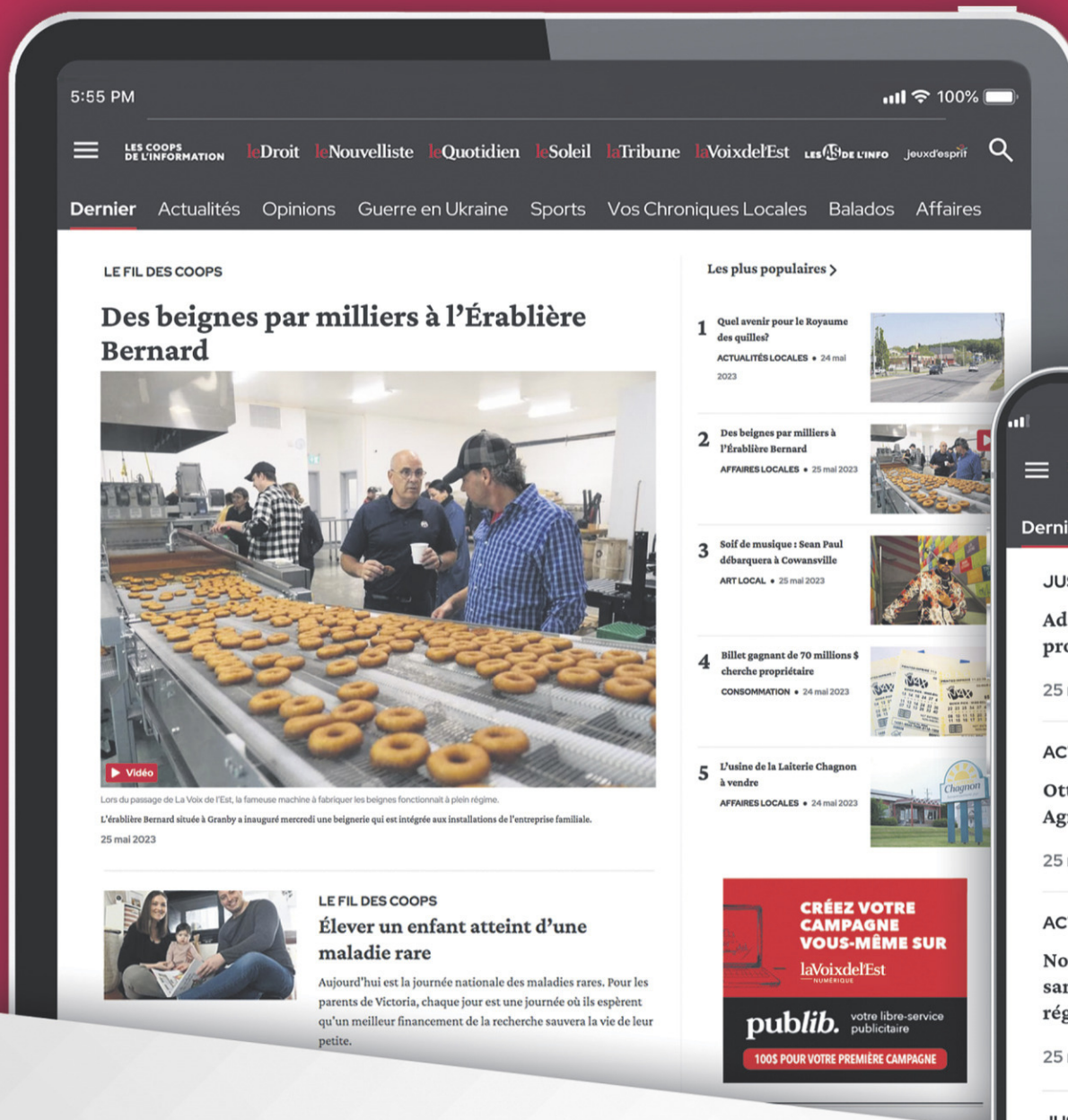
Pour des suggestions quotidiennes de vins, suivez-moi sur Instagram @nartdevivre ou sur mon site natalierichard.com.



La colline des Grands Crus vue du village de Chablis sur les rives du Serein. — PHOTO NATALIE RICHARD

Tout ce qui se passe chez moi, au bout des doigts !

LES COOPS DE L'INFORMATION



Nouvel environnement

Revu, amélioré et simplifié



Abonne-toi !
4 semaines gratuites

laVoixdel'Est